

Applaudissons

11 avril 2020

Bonjour à toutes et tous,

Je me permets de rebondir sur un presque rien, un petit rien dans ma vie de confinée et de privilégiée, en un sens, parce que protégée du tumulte et des risques auxquels tant d'autres sont exposés, par leur travail, leur âge ou leur état de santé, dans ces circonstances particulières. Je voudrais juste défendre cet appel aux applaudissements quotidiens de 20 heures.

Je voudrais que tous ceux qui ne sont occupés à rien d'urgent à ce moment-là, se postent à leur fenêtre et applaudissent.

Je peux comprendre les raisons pour lesquelles on n'a pas tellement envie de jouer cette mascarade, parce que oui, j'entends de plus en plus d'objections à ça, juste ce geste-là, simple et rapide, qui est même à la portée d'un enfant de dix-huit mois, pour preuve mon propre enfant, j'y reviendrai. D'abord, les objections. On peut penser qu'il ne faut pas applaudir parce que ça ne sert à rien, ça ne change rien, ça n'est pas nécessaire ni même très utile, un peu comme dessiner des fleurs, chanter sous la douche ou passer le rouleau à pâtisserie sous le canapé pendant un bon quart d'heure, ce que mon enfant adore faire en ces temps d'intérieur. Sur ce point, on pourrait débattre longtemps, et c'est d'ailleurs ce qu'on fait dès qu'on cherche par exemple à défendre l'art, quand on voit dans l'art ce luxe d'oisifs égocentriques et hautains, ou n'importe quelle action qui ne semble, à première vue aussi bien qu'en dernier lieu, ni *bankable*, ni vitale, ni faire avancer de quelque façon que ce soit le fameux schmilblick.

Mais en fait, ce n'est pas l'objection la plus délicate, et même justement, on leur a concocté un vrai bon objectif recevable, à ces applaudissements, dès le départ, à savoir soutenir les soignants et les soignantes et tous ceux qui, précisément, sont de nécessité publique et primordiale en ces temps de catastrophe sanitaire et qu'il ne faut pas oublier, qu'il faut remercier, qu'il serait même de notre devoir, à nous exemptés de corvée, d'honorer, d'accompagner ne serait-ce que symboliquement, dont il faut donc, par ce claquement de deux mains pantelantes le reste du temps, louer l'héroïsme et le sens de l'effort national. Ça c'est à peu près le discours officiel, la caution gouvernementale qui fait de ce geste une mobilisation, certes, de troisième zone, mais quand même, on est tous ensemble dans le même bateau, on doit se serrer les coudes et, par défaut, frapper

de la paume, non pas chanter sous la douche mais claironner au balcon. La seconde objection, la plus lourde, est par conséquent le refus d'être de bons petits soldats, le refus d'obéir aux injonctions d'un pouvoir menteur et inique, de participer à cette duperie collective, le refus, en somme, de collaborer. Parce que le gouvernement, il aime bien ça, qu'on aille tranquillement applaudir aux fenêtres, ou tout du moins ça ne le gêne pas, ce n'est pas (forcément) un geste critique, ni (d'emblée) une attaque partisane, ça se récupère facile et c'est certain qu'à 20 heures chaque soir, il y a tout autant des gens de gauche que de droite, extrêmes ou moyens, à plus ou moins docilement hocher des poignets. C'est vrai. Il y en a qui, avant tout ça, n'ont jamais écouté les revendications pourtant légitimes de ces mêmes soignants et soignantes qu'ils soutiennent maintenant dans leur chair (une ou deux minutes, du bout des doigts, mais quand même), il y en a qui sont carrément en adéquation avec le projet dûment mené depuis des décennies de détruire les services publics (mais qui saluent leur sacrifice à la nation), il y en a sûrement qui, indifférents à la chose politique, autant qu'à la chose publique, ont seulement des membres de leur famille qui sont ou ont été touchés par la crise, en malades ou en dommages collatéraux, et qui du coup expriment dans le vague de l'air du couchant ce qu'ils ne peuvent pas, ou plus, exprimer en face, et puis il y a ceux qui applaudissent comme ils vont en manif', comme ils s'engagent au quotidien, depuis longtemps, sur bien des fronts, qui font du bruit pour qu'on entende encore, enfin, à quel point c'est essentiel de donner du fric aux hôpitaux, et par extension, du fric aux pauvres hères qui toujours sont là à trimer pour les autres, à se faire exploiter jusqu'à l'os, jusqu'à la tombe, scrupuleusement et sans scrupules, dans l'indifférence quasi-générale et sournoisement célébrés au moment même où ceux-là qui les pressent se rendent un tout petit peu compte qu'ils comptent, en fait, qu'ils font tourner la machine et qu'on est certes dans le même bateau, mais pas aux mêmes étages, pas égaux devant l'accès aux gilets de sauvetage (et on peut même avoir l'idée d'en vendre des qui sont déjà troués). Et ceux-là qui applaudissent tous les jours à 20 heures avec leur colère citoyenne, en plus d'applaudir, parfois ils crient, ils crient du « plus de fric, moins de flics », « rends les clés », « tenez bon, camarades, on lâche rien », et d'autres notes de haut de claques, histoire qu'on soit clair sur le sens. Ce qui a parfois pour triste conséquence de voir se fermer quelques fenêtres peu portées sur la chose (publique). On n'a pas idée, un tel déchaînement de violence par temps de recueillement.

Alors, le problème est visible : le sens des applaudissements est, pour simplifier, double et plus que double, antagoniste. On applaudit en connivence avec, ou en lutte contre la politique d'État. Cela peut rendre nostalgique de la première objection, qui serait au fond la solution au problème : on applaudit comme ça, ça ne sert à rien, mais ça fait plaisir. C'est juste du *fun*, et par ces temps de pénurie de fun, à tout prendre, vas-y,

tressaille. Il est probable que mon enfant de dix-huit mois, qu'on appellera Alphonse pour résumer, il est probable qu'Alphonse ait effectivement grande joie et sourire de ravi du pavé à frapper ses deux mains chaque soir à 20 heures, juché sur le radiateur, juste avant d'aller au lit. Il est plus que probable qu'Alphonse n'y voie là rien de significatif, au sens des affaires de la cité et des camps à choisir dans le rapport de force. Mais ce n'est pas la fin de l'histoire, parce que, de un, nous avons grandi et nous ne pouvons pas nous épargner le plan des intentions et donc nous sortir aussi aisément de la seconde objection, et de deux, Alphonse, quand il applaudit, en plus il dit bonjour aux voisins d'en face qui applaudissent aussi depuis leur balcon (sans parler de leur terrasse qui nous fait de l'œil toute la journée), il dit bonjour à la dame tout là-bas au loin qui est parfois un monsieur et parfois qui sont tous les deux perchés derrière à applaudir idem, il cherche partout, en bas, en haut, à droite et à gauche, Alphonse, et dès qu'il identifie une « personne », il dit bonjour et il applaudit, il salue et il ovationne tous ceux qu'il voit et qu'il entend et maintenant, quand je dis « voisin » dans une phrase prise au hasard de nos journées, il applaudit. Et c'est ce truc-là qui me donne envie de défendre ce geste-ci, non par-delà le sens que nous lui donnons (parce que oui, j'ai choisi mon camp), mais avant tout en vertu de ce qu'il produit ici et maintenant, en bénéfices collatéraux, et pour après. Quand on sera déconfinés, déconfits et hagards, dans un après qui va traîner comme une queue de comète, comme une plaie mal soignée ou comme une chose vite apprise mais qui nous rendrait meilleurs jusqu'aux os, jusqu'à la tombe.

Parce que c'est compliqué, et ça a l'air compliqué depuis longtemps et de pire en pire, disons, le sens du collectif, le bien commun, le plaisir d'être ensemble, les liens sociaux qui ne seraient ni des obligations, ni des limites à ma liberté, ce fatras humaniste dont on ne sait plus quoi penser parce qu'on ne sait pas juste le faire. Rien que dire bonjour, dans la rue, quand on croise des gens, dans les magasins, quand on attend benoîtement ou qu'on échange de l'argent contre des trucs, dans l'espace supposé public, rien que se sourire, se reconnaître, se regarder, ça devient de plus en plus compliqué, en ces temps de méfiance collective, la confiance mutuelle. Et Alphonse, grâce à sa naïveté, ou à cause de son ignorance, il dit bonjour, il salue, il a envie de lier connaissance, un peu, pas forcément être pote, mais c'est un fait, on se croise, on est vivants, on est là, il fait la même chose avec les chiens et les pigeons. À l'âge d'Alphonse, on trouve ça mignon, on a même envie de le saluer nous-mêmes, ce joli bébé, intrépide et maladroit, petite crème de sucre et j'en passe et ensuite, on oublie, on trouve ça niais, on juge, on compartimente, on ne se trouve plus mignons les uns les autres, on devient sérieux et lucides, on ne va pas comme ça s'adresser la parole entre inconnus, on aurait l'air de quoi, ridicules ou candidats en campagne, à sourire à tout le monde, on a toutes les bonnes raisons de nous ignorer, à cause de notre savoir, grâce à notre discernement,

voire toutes les bonnes raisons de nous défier les uns les autres et alors, logiquement, le sens du collectif, on le rembarre aussi sec, peut-être pas tant parce qu'on est égoïste (estampillage anthropologique en bonus), ou individualiste (estampillage historique de notre époque), mais seulement parce qu'on ne voit pas ce qu'on aurait à se dire, à partager, ce qu'on aurait à faire ensemble. Bref. Alphonse, en bon gamin sociable, il aime saluer. C'est un point. Mais en plus, applaudir, ça claque. Certes, on ne peut pas tout acclamer, tout gratifier indifféremment, n'est-ce pas, les compliments, ça se mérite, sans quoi c'est de la vile flatterie. Et pourtant, en partant de ça, en partant d'un rituel quotidien d'applaudissements absolument collectifs à 20 heures chaque foutu soir de notre foutue vie d'urbains les uns sur les autres (parce qu'évidemment, si vous habitez à la campagne ou à la montagne ou face à la mer ou en ville, mais sans personne qui passe devant vos fenêtres, ça devient un autre délire), est-ce que ça ne peut pas être le début de quelque chose, de ce quelque chose qu'on appellera, pour synthétiser, la conscience d'un commun, qui n'a peut-être jamais vraiment existé, jamais été complètement commun, mais qui apparaît quelque part comme la condition préalable et nécessaire, quoique non suffisante, à l'existence du bien commun, au fait de prendre soin, a minima, les uns des autres, de s'entraider si possible, de tirer du plaisir à être ensemble parce que l'autre n'est pas l'enfer, ni l'obstacle à ma liberté, mais son extension, son intensité rehaussée ? Au lieu de prier à genoux tout seul dans votre chambre, dans une confrontation solipsiste, qui suppose une étrange scission d'un soi qui analyse un soi qui se laisse analyser), ou carrément divine, en tout cas, sans tous ces autres qui sont différents, qui sont bizarres, qui sont inconnus et barbares, insondables dans leur silence ou quoi encore, au lieu de viser à s'applaudir soi-même parce qu'on a la fierté toute gonflée d'ego-trip d'avoir atteint nos objectifs, nous les sportifs de l'âme (cf. yoga), ici on se regarde, on se reconnaît, on joue ensemble un jeu bête et gentil, un concert de mains, on pourrait même imaginer, comme on va avoir du temps pour éviter de faire repartir la croissance comme au bon vieux temps de toujours, on pourrait même imaginer que la musique de la nouvelle mode, ce sera la composition de symphonies pour claquements de mains, le digital *cash*, la body percussion grand format version *street rhythm*. Bon, je ne dis pas qu'avec ça, c'en sera fait de la misère et de la méchanceté des hommes, de la misère à cause de la méchanceté des hommes (et souvent grâce à leur ingénieux cerveau et à leurs doigts agiles), mais je ne vois pas pourquoi on n'essaie pas.

On n'applaudit pas « la chair à canon », comme j'ai pu lire dans le journal d'une psychologue qui travaille dans un hôpital et qui publie sur le site du Monde, on applaudit pour se sentir d'une même chair, et faire avec ça autre chose que se foutre sur la gueule. Parce que bien sûr que si le rendez-vous, c'est sortez vos drapeaux français et

agitez de toutes vos forces d'unité nationale, là j'avoue, non, les mains restent tendues sur un commun de pacotille, féroce et assoiffé (sans parler du poids d'un drapeau qui, se devant d'être visible de loin, condamnerait Alphonse à ne pouvoir se joindre). Enfin peut-être qu'il y en a que ça fait rêver, les canons, en tout sens, et les sens qui œuvrent à nous faire jouer les uns contre les autres, à nous jouer des autres, à faire perdre pour gagner. Peut-être que c'est nécessaire, sans doute, parfois, c'est sûr. Peut-être aussi que les gens qui vous font face, vos voisins, les habitants de votre territoire sonore, peut-être que vous les connaissez et que vous auriez plutôt envie de leur jeter des tomates et de leur faire manger leurs morts, peut-être, un temps, par réaction, parce qu'on doit toujours et encore les gagner dans l'effort et la perfection de nos accomplissements, ces nom de nom d'applaudissements de mes, peut-être, ça se défend. Peut-être encore que j'aime ça, en vérité, ce petit rien dans ma vie d'épargnée, parce que je viens de déménager, que je serais très heureuse de profiter de la terrasse de mes voisins d'en face quand on pourra à nouveau se mélanger, que c'est un bon prétexte pour serrer mon Alphonse contre moi, le sentir vibrer heureux épanoui pas gémissant plein d'amour à dégouliner pour n'importe qui n'importe quoi sauf sa purée de haricots verts. Ah, et aussi, peut-être que c'est de la quintessence de société-spectacle, et bien sûr que ça ne suffit pas, le rideau ne tombe jamais. Mais franchement quand je pense à ce que je voudrais, à la fin des fins, après et pour longtemps, pour moi, pour Alphonse et pour tous, pour tout, ce qu'inconditionnellement je voudrais, c'est pouvoir remercier chaque point de l'univers. Pouvoir, même si c'est pas donné, applaudir chaque foutu point de cet univers qui se fiche et contrefiche de nous, pouvoir, même si c'est pas gagné plié, applaudir chaque geste de vivants humains, au moins ça, comme aujourd'hui je peux sans trop de dilemmes intérieurs, avec autant de naïveté que de raison éclairée par les faits, chaque jour à n'importe quelle heure, applaudir le ciel bleu comme une tâche de myrtilles sur un habit qui n'est pas fait au Bangladesh mais qu'une mamie japonaise aura tissé avec les fibres des végétaux dont elle prend soin depuis des décennies, sur son île, au fond là-bas tout au fond d'une petite île que j'applaudis avec.

En somme, applaudir ici pour pouvoir applaudir encore. Merci et bravo au cas où.

Bien à vous,

Marion.